

au café. Chez lui, en effet, il s'ennuyait à mort ; il n'avait pu se faire accepter de la bourgeoisie du pays qui se souvenait de l'avoir connu garçon de cuisine à l'hôtel du *Cerf d'Or*. Depuis ce temps, Sacchard avait parcouru cependant un joli chemin.

Avec son intelligence déliée, hardie, résolue, il avait pris part aux premières entreprises qui précéderent la transformation de Paris et soumissionnée une partie des travaux du percement de la rue Rambuteau. Il aurait pu rêver une fortune égale à celles qui s'élevèrent à partir de cette époque, mais dès qu'il eût ramassé deux millions, l'onvie le prit de revoir son Forez.

Il y revint et trouva partout l'indifférence et la froideur. En vain il exécuta là quelques travaux d'utilité générale qui, du reste, furent avantageux pour lui ; le pays, sans lui être hostile, resta sur la réserve à son égard. On racontait qu'il avait épousé une fille précédemment aimée avec une folle passion par un riche entrepreneur et que telle avait été l'origine de sa fortune.

Presque aussi nulle que Mme Brissey, la femme du docteur, Mme Sacchard, semblait démentir par sa laideur ces propos calomnieux.

La fille unique, qui fût née de ce mariage, avait la laideur de la mère, sans rien avoir en apparence de l'intelligence du père.

On comprend que Sacchard ne trouvât pas grand plaisir dans un pareil intérieur, et qu'il préférât à sa maison le café où, avec sa verve, son esprit éveillé par un long séjour dans la capitale, sa fortune avérée, il était le maître incontesté et toujours applaudi d'un petit monde qui ne pensait que par lui.

Dès le premier jour, Sacchard fit au jeune Trémolin toutes les politesses imaginables, et dans tout le cercle qui se modaloit sur Sacchard, Pierre Brissey rencontra un accueil cordial sans être jamais familier. En ce temps la noblesse, dans certaines contrées surtout, possédait un prestige toujours vivace. Tous ces lecteurs de journaux libéraux étaient enchantés d'avoir au milieu d'eux le descendant de ces Trémolin qui avaient rempli l'histoire du Forez du retentissement de leurs aventures et de l'éclat de leurs prouesses...

Pierre Brissey se laissa gagner à ce bon accueil. Il accepta les dîners qu'on lui offrait avec tant de civilité, et quand, après dîner, il vit les autres prendre les cartes, il les imita, et comme il arriva à ceux qui commencent, il gagna. Le *baccara* était encore inconnu dans ce coin très retiré, on jouait bonnement le *trente-et-un*, et Pierre trouva une des premières émotions de sa vie au va-et-vient de ces petits cartons colorés.

Le jeu pour lui était plus dangereux que pour tout autre. Habitué à vivre en plein air, il subissait vite l'atmosphère de ces lieux fermés. Les joues s'empourpraient ; le sang-froid l'abandonnait : la race alors reprenait le dessus. Il n'avait point l'idée qu'un Trémolin pût être pauvre, il ignorait la valeur exacte de l'argent, il jouait sur parole, et personne n'eût eu la pensée de lui refuser la revanche.

Ce cercle restreint d'oisifs s'amusa d'abord de le voir ainsi s'emballer ; puis, comme l'autre, sans s'en apercevoir lui-même, parlait souvent un peu haut et par une intonation brusque accentuait parfois une impérieuse volonté, tous en arrivèrent à désirer qu'il reçût un jour une leçon.

L'occasion ne se fit guère attendre. En s'obstinant, Pierre perdit un jour cinq cents francs sur parole. Il ne les avait pas. Il avait déjà touché aux fonds dont il avait le maniement pour les affaires de sa mère. Un peu pâle, il demanda huit jours.

—Comment donc, monsieur Pierre, dit Sacchard, son partenaire, mais ce n'est pas sérieux. Annulons la partie, si vous voulez...

Pierre le regarda d'un tel air que l'autre baissa les yeux.

—Enfin, cessera comme vous voudrez, ajouta-t-il.

Pierre sortit, et la porte une fois fermée, tous les assistants commentèrent cette grosse perte.

—Je le crois un peu dérisé, le gentilhomme", firent les uns enchantés qu'il arrivât du chagrin à un noble.

—C'est une somme pour eux, constatèrent les autres.

—Bon sang ne peut mentir !" maxime, d'une voix tonnante, le vieux Langevin, qui jouissait d'une réelle autorité de parole dans l'établissement. " Lisez Dulaure, et vous verrez que les gentilshommes d'autrefois passaient leur vie à boire et à jouer. Ce sont ces scandales qui ont amené l'immortelle révolution de 89, le jour où Mirabeau prononça à la Convention, dans la salle du Jeu de Paume, aux Tuileries, ces magnifiques paroles : " Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux, levons-nous ! "

—Allons, coupez, voisin, et vous, Toinette, vous me servirez un bischoff sérieux", ajouta Langevin, pour terminer son discours par une péroraison qui fut un exemple, tandis que le café tout entier méditait les phrases profondes qu'il venait de prononcer.

Au fond, Sacchard était désolé d'avoir gagné une somme relativement si considérable. Il était roux, et, comme tous les roux, alternativement bon et méchant. Il alla se coucher, pestant contre lui-même, et, le lendemain, au réveil, il eut une inspiration qui ne réussit pas comme elle eût mérité de réussir.

Dès le matin, à l'heure où il savait Pierre à la chasse, il se présentait à Trémolin et demandait à parler à Mme Brissey.

Mme Brissey le reçut dans la grande salle. Elle était en costume de travail, mais son attitude, qui s'était faite très froide devant un de ces parvenus qu'elle n'aimait pas, glaça Sacchard et l'empêcha de bien expliquer ce qu'il prétendait faire.

—Mon Dieu, madame, dit-il, M. Pierre a perdu une somme assez forte au jeu, je crains qu'il ne se chagrine ; dites-lui donc bien...c'est un enfant, après tout...

—Si c'est un enfant, il ne fallait pas jouer avec lui.

—Je veux dire...qu'il est mineur d'après le Code, ajouta-t-il, en essayant de plaisanter.

— Je ne connais pas le Code. D'après la coutume du Forez, M. Pierre est majeur à dix-huit ans...De combien s'agit-il ?

—Mais, répliqua Sacchard, ce n'est pas pour cela... Vous vous méprenez...Ce n'est pas pour une bagatelle de cinq cents francs...

Mme Brissey alla à un petit bahut de chêne et, tirant un à un vingt-cinq louis d'un jaune clair, de vrais louis à la lunette, elles les mit devant Sacchard tout troublé.

—Voilà, monsieur, dit-elle, et d'un geste elle lui fit connaître qu'elle trouvait l'entretien assez long.

Sacchard prit l'argent machinalement.

—Vous ne m'avez pas compris, murmura-t-il. Ce n'est pas du tout ce que j'étais venu vous dire...Je voulais au contraire épargner un ennui à M. Pierre.

—Quand on fréquente certaines gens, fit Mme Brissey sans s'adresser personnellement à Sacchard, on peut toujours s'attendre à éprouver du désagrément.

Sacchard salua et partit blanc de colère. Il ressentait en effet ce sentiment d'irritation légitime que l'on éprouve en voyant de louables intentions méconnues. " Sont-ils fiers dans cette bicoque ! pensait-il en s'en allant, et ça n'a pas le sou cependant. "

Il était furieux contre Mme Brissey, contre sa maladresse à lui-même. Il avait souhaité véritablement se montrer désintéressé et bon enfant, il avait fait, en réalité, devant cette femme qu'il respectait, la figure d'un cuistre à l'égard de l'argent. " Il me le payeront, " fut le dernier mot qu'il se dit à lui-même.

Mme Brissey, par un sentiment de délicatesse exagérée, tut à son fils la visite de Sacchard. La question d'argent écourait tellement cette nature exceptionnelle, qu'elle n'eût point voulu que son fils eût à rougir devant elle à propos d'une semblable misère.

—J'ai remboursé Sacchard, lui dit-elle simplement. Ne jouez plus ; souvenez-vous que vous êtes pauvre...Heureusement que j'avais mis ces vingt-cinq louis de côté pour acheter une paire de bœufs. La *Pacarde* et la *Grise*, qui sont vieilles, travailleront un peu plus longtemps ; les bêtes payeront la folie de l'homme.